

Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor(en): **M.N.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **1 (1856)**

Heft 13

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328134>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

CONDITIONS D'ABONNEMENT : La *Revue militaire suisse* paraît deux fois par mois. Le prix pour le reste de l'année courante est fixé à 4 fr. 50. On s'abonne directement chez CORBAZ ET ROUILLER FILS, imprimeurs, Escalier-du-Marché, 20, à Lausanne. Pour ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ferd. LECOMTE, capitaine d'état-major fédéral.

SOMMAIRE. — Histoire de la campagne de 1799 en Suisse (*suite*). — Etudes sur les armées étrangères. — Réunion de l'Est. — Nouvelles et chronique.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(*suite.*)

Voici les détails que donne Soult, dans ses mémoires, sur la répression des insurrections de Schwytz et d'Altorf :

L'insurrection avait été accompagnée de grands excès ; au moment où elle éclata, des Français, épars dans ces cantons, avaient été arrêtés, dépouillés et assassinés ; de petits détachements avaient vendu chèrement leur vie ; d'autres avaient pu capituler, mais ils avaient été jetés en prison. L'exaltation des esprits était à son comble et l'insurrection s'étendait rapidement ; une foule d'agents autrichiens jetaient des promesses parmi ces populations simples et leur annonçaient de prompts secours. Schmidt avait d'ailleurs organisé une espèce de gouvernement insurrectionnel et présidait à tout ce mouvement.

Dans cet état d'exaspération des esprits, il y avait deux marches à suivre pour rétablir l'ordre ; ou faire de la sévérité pour frapper les insurgés de terreur, et c'était à ce parti que le Directoire helvétique et ses agents, ainsi que Masséna s'étaient arrêtés ; ou la modération et l'indulgence. Les deux partis avaient leurs inconvénients : l'indulgence pouvait faire supposer la faiblesse chez les agents de l'autorité et encourager ainsi les populations à se jeter dans les rangs de l'insurrection. La sévérité n'était pas moins dangereuse à employer : elle pouvait exciter les insurgés à la résistance, les jeter dans le désespoir et les déterminer à faire dépendre leur salut de leur courage, leur rappeler l'exemple de leurs pères qui s'étaient affranchis de la domination de l'Autriche et engager enfin les Français dans une nouvelle guerre qui

emploierait une partie de leurs forces et ferait ainsi une diversion en faveur de l'ennemi. — Cette considération, jointe à la répugnance que Soult éprouvait pour les mesures rigoureuses qui auraient confondu les innocents et les coupables, qui auraient pesé sur des populations qui n'avaient d'autres torts que celui de s'être laissé tromper, tandis que ces mêmes mesures n'auraient pas pesé sur les instigateurs, tout cela détermina Soult à prendre le parti de la clémence et à n'user des voies de rigueur qu'à la dernière extrémité. Malgré les ordres qu'il avait reçus, il prit sous sa responsabilité le pardon général qu'il désirait offrir tout d'abord aux insurgés.

« Le 2 mai, dit Soult, je me présentai devant le premier rassemblement que je rencontrai et qui était campé à Rothenthurm, près d'Einsidlen. Ceux qui le composaient me donnèrent d'abord beaucoup de peine pour éviter l'engagement qu'ils provoquaient par leurs bravades, et pour leur faire entendre des paroles de paix. Je parvins pourtant à faire répandre dans leurs rangs des exemplaires de ma proclamation et j'en appuyai l'effet par l'appareil de mes forces qui étaient prêtes à les attaquer. Ils furent ébranlés et m'envoyèrent des députés pour me proposer leur soumission, à la condition de ne pas être recherchés pour le passé. Je le promis et à l'instant les armes furent déposées et le rassemblement dispersé, la confiance se rétablit et cette heureuse nouvelle se répandit dans les environs.

„ Je m'arrêtai quelques heures à Rothenthurm pour donner le temps aux autres rassemblements, qui occupaient divers postes dans le canton, d'être instruits de ce qui venait de se passer et pour les engager à suivre cet exemple; puis je partis pour Schwytz avec ma division. Pendant la marche, j'éprouvai la satisfaction de voir les paysans venir en foule déposer leurs armes sur la route, offrir à ma troupe des rafraîchissements et nous témoigner leur reconnaissance. A une lieue de Schwytz, je vis venir l'ancien landammann, le respectable Reding, avec plusieurs magistrats du canton. Lorsque l'insurrection avait éclaté, ils avaient fait tous leurs efforts pour s'opposer aux désordres et ils étaient parvenus à sauver le restant de quatre compagnies de la 76^e qui se trouvaient alors à Schwytz. Ces compagnies avaient soutenu un combat, avaient perdu du monde et elles eussent été entièrement détruites sans l'intervention de ces hommes généreux. Incertains encore de l'accueil que j'allais leur faire, les habitants de Schwytz eurent l'idée, en venant à ma rencontre, de se faire précéder par nos soldats qu'on venait de sortir de prison. Cette médiation n'était pas nécessaire; j'avais proclamé un pardon général, et j'aimais mieux oublier les injures

„ passées que les venger. Mais je fus vivement touché de la conduite de nos braves soldats, dont plusieurs portaient la marque de leurs récentes blessures et qui n'en venaient pas moins intercéder pour leurs ennemis. J'éprouvai plus d'émotion encore, lorsque j'arrivai au milieu d'une population à laquelle étaient venus se joindre la plupart des habitants du canton. Je venais en libérateur et j'apportais la paix, la sécurité, l'oubli du passé, dans ce lieu où, quelques heures auparavant, régnaient les alarmes, l'anxiété, l'effroi de l'avenir. Le changement si heureux qui se faisait dans la situation produisait une allégresse générale qui se traduisait par toutes sortes de démonstrations. Quant à moi, la réception qui m'a été faite par cette bonne population ne sortira jamais de ma mémoire, et j'éprouve une jouissance nouvelle toutes les fois que j'y reporte mes souvenirs. En faisant le bien, tout homme s'en procure une pareille.

„ Le canton de Schwytz se trouva ainsi entièrement pacifié, sans que le sang eût été versé et sans que la moindre atteinte eût été portée aux propriétés. Mais les cantons d'Uri et d'Unterwald restaient encore à soumettre, et leur soumission présentait de plus grandes difficultés. Ces difficultés me préoccupaient moins que la crainte de voir éclater un nouvel orage sur mes derrières. Pour maintenir le pays dans la soumission et pour protéger l'administration du Directoire helvétique, le général en chef avait pris la disposition de faire remplacer mes troupes, à mesure que j'avançais, par des demi-brigades suisses, dont les soldats, levés pour la plupart dans le canton de Zurich, annonçaient l'intention de renouveler d'anciennes inimitiés et d'exercer des vengeances sur le canton de Schwytz. A leur suite venaient des agents du gouvernement, qui, pour augmenter leur importance, et peut-être aussi pour faire leurs affaires personnelles, voulaient traiter en rebelles et poursuivre ceux qui, sur la foi de mes promesses, venaient de se soumettre. „

Sur les représentations que Soult lui adressa, Masséna consentit à se départir de la sévérité de son ordre primitif qui portait que les rebelles devaient être traités sans miséricorde, à retirer immédiatement les demi-brigades helvétiques et à donner l'ordre aux commissaires du gouvernement de se retirer.

La même conduite de Soult n'eut pas le même succès à Altorf; il s'était aussi fait précéder par une proclamation pareille à celle qu'il avait adressée aux Schwytzois; mais il dut en appuyer l'effet par des mesures plus énergiques.

Le principal rassemblement des insurgés était à Altorf, ayant à sa tête Schmidt, qui avait un caractère énergique, de l'audace, la connaissance de l'état militaire et le titre de président du gouvernement insur-

rectionnel qu'il avait lui-même établi. La position qu'il avait prise était des mieux choisies ; couverte, sur ses flancs, par des montagnes que les neiges rendaient encore inaccessibles, elle avait sur son front, à la rive orientale du lac, une ligne continue de retranchements garnis d'artillerie, dont la droite allait s'appuyer aux rochers escarpés de Fluelen et la gauche à la Reuss, près de son embouchure. Les parapets avaient été renforcés par une grande quantité de ballots de marchandises pris à la douane d'Altorf et tout annonçait la détermination de faire une résistance des plus opiniâtre.

Il devenait de jour en jour plus urgent d'étouffer la révolte pour rétablir les communications avec le St-Gothard et le Tessin. On avait réuni à Brunnen tous les bateaux trouvés à Lucerne et à Gersau ; mais lorsque Soult voulut s'embarquer le 6, une tempête rendit la navigation impossible. — Ce ne fut que le 8, d'après Masséna, et le 9 d'après Soult, que l'embarquement put s'effectuer.

En été, Soult aurait pu faire partir une colonne de Muthenthal et la diriger dans le Schachenthal, sur Spiringen, pour prendre Altorf à dos par Burglen. Il avait même engagé la 53^e dans cette direction, sur l'assurance que les sentiers étaient praticables aux gens du pays. Mais pendant la nuit il tomba une si grande quantité de neige que la demi-brigade fut forcée de rétrograder et ne put prendre part à l'action. Soult la fit suppléer par deux autres colonnes destinées à faire diversion sur les deux rives du lac, en passant par les dangereux sentiers qui sont à peine tracés à travers ces précipices. — La première colonne, composée d'un bataillon, s'était avancée de Stanz sur Seelisberg et Bauen ; elle dut gagner Seedorf et Attinghausen pour s'emparer du pont de la Reuss et pour ouvrir au besoin un débouché à la colonne principale. — La deuxième colonne, forte de trois compagnies détachées à Sisiger, eut ordre d'aller, par la chapelle de Tell et par les rochers qui sont au-dessus de Fluelen, inquiéter la droite de l'ennemi, pendant que Soult, à la tête de la colonne principale, se proposait de l'attaquer de front.

Le 9 mai, à trois heures du matin, Soult s'embarqua à Brunnen avec trois pièces d'artillerie légère, la première demi-brigade de ligne, trente chasseurs à cheval et une compagnie de sapeurs, se dirigeant sur Fluelen et Seedorf. A sept heures du matin, étant à hauteur des avant-postes insurgés, il ordonna le débarquement. Le premier bataillon de la 1^{re} l'opéra au pied des rochers à droite et à hauteur de Seedorf, d'où il gagna ce village et celui d'Attinghausen d'où il se porta sur Steig par les deux rives de la Reuss. Le second bataillon débarqua au fond de la baie qui est à gauche de Fluelen ; il gravit la montagne, tourna le village et se porta par Altorf en avant de Bur-

glen, dans le Schachenthal. L'artillerie, les chasseurs à cheval et les sapeurs, suivirent ce mouvement qui fut protégé par la colonne postée au-dessus de Fluelen; l'attaque de droite fut protégée par un bataillon de la 103^e venu de Bauen.

Les insurgés, au nombre de 2000, munis de quatre pièces de canon, parfaitement retranchés dans la plaine, tenaient toutes les hauteurs et opposèrent partout la plus vive résistance; mais abordés au pas de charge, ils furent mis en déroute. Schmidt fut une des premières victimes de l'action. Sa mort découragea les montagnards, 600 se retirèrent dans la vallée de la Reuss, et le reste s'échappa par le Schachenthal où la 53^e n'avait pu arriver, comme nous l'avons vu.

Dans la nuit qui suivit, les deux demi-brigades, la 1^{re} et la 53^e, eurent ordre de se réunir entre Steig et Sillenen pour marcher de bonne heure à la poursuite des insurgés. Le bataillon de la 103^e dut rester à Altorf pour contenir le pays et faire rentrer les habitants, dont la plupart étaient épars dans les montagnes.

La défaite des insurgés et la perte de leur chef devaient les ébranler; mais pour atteindre les derniers rassemblements qui continuaient à résister, il fallait leur ôter la possibilité d'arrêter la marche de la colonne expéditionnaire dans le long défilé qu'elle devait suivre pour gagner le St-Gothard et Bellinzona. Dans ce défilé, le moindre obstacle, soutenu par une centaine d'hommes déterminés, pouvait rendre tous les efforts de cette colonne inutiles et la forcer à revenir sur ses pas. Rien n'était plus facile que de couper ou d'obstruer le chemin qui est presque partout suspendu sur les abîmes, de détruire quelques ponts, surtout celui du Diable et de boucher le trou d'Uri.

La crainte de rencontrer ces obstacles préoccupait Soult et elle n'était pas sans fondement. Des prisonniers l'avaient prévenu qu'il trouverait à Wasen un corps d'insurgés disposés à défendre la difficile contrée de ce village et que les hommes qui n'avaient pas d'armes avaient été envoyés sur les montagnes taillées à pic, au-delà de Wasen et au pied desquelles serpente la route, pour faire rouler des rochers sur les assaillants s'ils osaient y entrer après avoir forcé Wasen; ils ajoutaient qu'on avait le projet de détruire le pont du Diable et que, sur le sommet du St-Gothard, on avait tracé dans les neiges un camp retranché où, comme à Altorf, les balles de marchandises, trouvées en dépôt à l'hospice, servaient de revêtement.

Il fallait la plus grande célérité pour prévenir, si possible, ces préparatifs de défense. Le 11 mai, avant le jour, Soult fit attaquer et enlever de vive force le poste retranché de Wasen, où les insurgés éprouvèrent d'assez grandes pertes. Les Français entrèrent aussitôt dans le défilé en forçant de marche en vue de prévenir de nouveaux rassem-

blements à Urseren. “ J'avoue, dit Soult, que l'horrible fracas des
” masses de rochers qu'un ennemi invisible précipitait incessamment
” sur nous, me causa un instant d'inquiétude et que ma troupe étonnée
” hésita, un moment, à s'engager plus avant. Déjà une douzaine de
” soldats étaient écrasés; l'effroi gagnait les autres, la route s'embar-
” rassait, et le désordre qui se prolongeait dans la colonne rendait
” notre position de plus en plus critique. Heureusement, un détache-
” ment de flanqueurs que j'avais, en sortant de Wasen, dirigé sur les
” crêtes des montagnes, parvint à travers mille périls, à les escalader
” et à éloigner ceux qui nous accablaient. Nous pûmes continuer notre
” marche rapide, et le même jour nous parvînmes encore à sauver
” le pont du Diable, qu'on commençait à détruire, ainsi qu'à débar-
” rasser le passage du trou d'Uri, qui était obstrué. Nous arrivâmes
” ainsi à Urseren. ”

Le 11 au soir Soult occupait Urseren et Hospital; il y séjourna le 12 pour donner un jour de repos à ses troupes et pour prendre des renseignements sur les nouvelles dispositions de défense des insurgés.

Les insurgés du Valais s'étaient retirés par Réalp dans leur canton; les autres, la plupart des Waldstetten, auxquels s'étaient joints quelques renforts venus de la Lévantine, s'arrêtèrent sur le St-Gothard où ils se retranchèrent dans les neiges, au moyen de balles de coton et de soie prises au dépôt de l'Hospice. Soult partit le lendemain matin, 13, avec la 1^{re} demi-brigade, commandée par le général Bontems, pour aller s'assurer par lui-même de ce qui se passait au St-Gothard. Les insurgés avaient pris position entre le village de Hospital et l'Hospice; ils occupaient une position resserrée entre deux rochers que la route traversait. Pour y arriver, il fallait défiler un à un et suivre une pente très rapide où l'on enfonçait dans la neige jusqu'à moitié corps. Cinq compagnies reçurent l'ordre de gravir la montagne, dite Matten-Alpenly, de la tourner et de venir ensuite attaquer les insurgés sur leurs derrières.

Les Français déployèrent la plus grande audace, quoi qu'ils fussent exposés, non-seulement au feu de l'ennemi, qui avait également envoyé des troupes pour s'emparer du sommet de la montagne, mais encore à la chute des avalanches et au danger d'être entraînés dans les abîmes, à la descente des rochers, qu'ils ne pouvaient effectuer qu'en se laissant glisser sur la neige. Toutes ces difficultés furent heureusement surmontées. Les insurgés, n'ayant pu se maintenir sur la montagne, et voyant qu'ils allaient être enveloppés entre les deux rochers, se retirèrent dans leurs retranchements sur le mont même du St-Gothard. Ils y furent suivis par les Français qui répétèrent la même manœuvre, en dirigeant trois compagnies sur la droite des insurgés par le Bley-

Berg. Les insurgés, débordés à droite et ne pouvant plus se défendre dans les retranchements, se sauvèrent en déroute sur Airolo.

Bontems reçut l'ordre de poursuivre les insurgés au-delà d'Airolo, où Soult se rendit lui-même malgré une neige épaisse et abondante qui tombait dans ce moment. Les Français étaient maîtres d'Airolo à 5 heures du soir ; Soult en repartit à minuit après y avoir laissé Bontems avec la 1^{re} demi-brigade pour continuer la poursuite ; le lendemain il devait envoyer une reconnaissance vers Faido.

Soult avait laissé à Airolo un de ses aides-de-camp qui revint le lendemain, 14, et qui lui apprit que les insurgés avaient été poursuivis jusqu'à Ambri où on se battait encore à 11 heures du soir (le 13). Il y eut un carnage horrible sans qu'on pût décider les insurgés à la soumission. — Enfin, le 15, le restant des insurgés qui étaient encore dans la Lévantine se dispersa partie par les montagnes, partie dans la vallée de Maggio. Le même jour les troupes de Soult firent leur jonction avec celles de Lecourbe, en avant de Faido. Aucun obstacle ne s'opposant plus aux communications avec Lecourbe, Soult fit relever ses troupes par celles du général Novion et reprit le chemin de Zurich, achevant dans sa route le désarmement des vallées, prenant des otages et ordonnant l'arrestation des meneurs qu'il envoya à Lucerne pour être jugés.

(La suite à un prochain numéro.)

ETUDES SUR LES ARMÉES ETRANGÈRES.

Une partie importante des connaissances que doivent posséder les officiers Suisses consiste à avoir des notions exactes sur les armées étrangères, surtout sur celles des pays qui nous avoisinent ou avec lesquelles la Suisse est en relations.

C'est à ce titre que nous publierons quelques articles sur différentes armées européennes :

I. — ROYAUME DE PRUSSE.

L'armée prussienne se divise en quatre séries sous le rapport de son organisation, savoir : 1^o la garde ; 2^o la ligne ; 3^o la landwehr de première levée ; 4^o la landwehr de deuxième levée et des réserves.

Ces quatre classes comprennent un effectif total d'environ 580,000 hommes, sur quoi il faut observer que la landwehr, espèce de milices nationales, est essentiellement affectée à la défense du pays.

Sous le rapport tactique, l'armée prussienne est divisée en infanterie, cavalerie, artillerie, génie-pionniers.

L'**infanterie** comprend la garde, la ligne et la landwehr de la première et de la deuxième levée.

La *garde* se compose :

1^o De 4 régiments formant 12 bataillons, 48 compagnies ;